

marche. Les Syracusains et leurs alliés la poursuivirent de la même manière, l'accablant de tous côtés de traits et de javelots. Les Athéniens gagnaient en toute hâte le fleuve Assinaros : pressés par une nombreuse cavalerie et par le reste des troupes ennemies qui les harcelaient de toutes parts, et pensant que leur marche serait plus facile sur l'autre rive, ils brûlaient aussi d'apaiser la soif qui les tourmentait. A peine arrivés, ils s'y précipitent sans aucun ordre, et les efforts de chacun pour passer le premier, autant que l'attaque de l'ennemi qui les avait suivis, leur rendent le passage difficile. Contraints de se serrer tous ensemble, ils tombaient les uns sur les autres et se foulaient aux pieds; embarrassés dans les piques et dans le bagage, les uns périssaient aussitôt, les autres glissaient dans la rivière. Cependant les Syracusains étaient passés de l'autre côté, et de la berge, qui était escarpée, ils lançaient leurs traits sur les Athéniens : ceux-ci, au fond du ravin, buvaient pour la plupart avec avidité et s'embarrassaient les uns les autres. En même

temps les Péloponésiens, étant descendus eux-mêmes dans le fleuve, y faisaient le plus grand carnage. L'eau fut aussitôt troublée; cependant on la buvait encore, bourbeuse et sanglante, et la plupart même se la disputaient. »

« Tels furent les événements qui concernèrent la Sicile, » dit simplement Thucydide, après avoir complété le triste récit des souffrances des Athéniens et de la destruction presque entière de leur nombreuse armée. On se demande quelles couleurs plus vives il aurait pu trouver pour peindre la chute d'Athènes, s'il avait conduit son histoire jusqu'à cette catastrophe suprême.

IV

Description de la peste d'Athènes. Rapprochements : Manzoni, Boccace, Lucrèce.

Parmi les descriptions de Thucydide, il en est une qui occupe dans son œuvre une place à part. Elle tient au sujet par des liens étroits; cependant elle ne fait pas corps avec lui comme

les scènes oratoires ou les scènes de guerre. Ce n'est point un acte, c'est un repos pendant lequel l'auteur s'arrête à dire en témoin autorisé ce qu'il a observé et senti : moment précieux pour nous, car nous sommes plus assurés de l'y trouver lui-même. Ces belles pages qui nous montrent plus à découvert le fond de l'âme de Thucydide ont pour sujet la description de la peste qui sévit contre Athènes pendant la seconde année de la guerre du Péloponèse. En voici une traduction¹ :

Dès le commencement de l'été, les deux tiers des Péloponésiens et des alliés, comme la première fois, entrèrent en Attique; ils étaient commandés par Archidamus, fils de Zeuxidamus, rois des Lacédémoniens. Ayant établi leur camp, ils ravagèrent le pays. Ils y étaient depuis quelques jours à peine, quand la maladie se déclara chez les Athéniens. Déjà auparavant elle avait, à ce qu'on prétend, ravagé d'autres contrées, par exemple, Lemnos; mais on ne se souvenait

¹ L. II, ch. XLVII et suiv.

pas qu'il y eût jamais eu nulle part une pareille peste et une aussi grande mortalité. Car, dans les premiers temps, les soins des médecins ne servaient de rien, à cause de leur ignorance du mal; au contraire, comme ils s'approchaient plus des malades, ils mouraient plus que les autres; et c'était sans plus de succès qu'on recourait à toute autre invention humaine; de même, ni les prières qu'on faisait dans les temples, ni les oracles que l'on consultait, ni les autres pratiques religieuses ne furent d'aucun secours, et l'on finit par y renoncer, vaincu par la maladie.

« Elle commença, dit-on, par l'Éthiopie, au-dessus de l'Égypte; de là, elle descendit dans l'Égypte, dans la Libye et dans la plus grande partie des possessions du Grand Roi. Puis elle tomba à l'improviste sur la ville des Athéniens. C'est au Pirée qu'elle fit ses premières victimes; aussi accusait-on les Lacédémoniens d'avoir empoisonné les puits (car il n'y avait pas encore de fontaine au Pirée). Ensuite elle gagna la haute ville, et alors la mor-

talité devint beaucoup plus grande. Qu'un autre, médecin ou non, dise ce qu'il pense sur cette maladie, d'où il est probable qu'elle prit naissance, et par quelles causes il croit qu'elle fut capable de produire de tels ravages et un bouleversement si complet. Moi, je montrerai ce qu'elle a été, afin que, si elle revient jamais, en retrouvant les symptômes que j'aurai signalés d'avance, on la puisse reconnaître; et je vais les décrire après avoir été moi-même atteint et les avoir vus chez d'autres malades.

« Tout le monde était d'accord qu'aucune année n'avait jamais été plus respectée par les autres maladies; si quelqu'une s'était déclarée auparavant, la peste la remplaçait. Pour ceux qui, sans aucune cause, étaient subitement frappés en pleine santé, d'abord ils ressentaient des chaleurs violentes à la tête; leurs yeux devenaient rouges et enflammés, et, parmi les organes intérieurs, le gosier et la langue devenaient aussitôt sanguinolents, et l'haleine sortait irrégulière et fétide. Ensuite survenaient l'éternement et l'enrouement. Bientôt le mal

descendait dans la poitrine et amenait une toux violente, et, quand il s'était fixé à l'estomac, il l'agitait tout entier, excitait toutes les excréctions de bile que les médecins ont désignées, et causait en même temps de grandes souffrances. La plupart avaient ensuite des hoquets sans vomissement, que suivait une convulsion violente, laquelle cessait aussitôt chez les uns, et, chez les autres, durait longtemps. Quand on l'explorait extérieurement, le corps ne semblait ni très-chaud ni pâle, mais rougeâtre, livide, bourgeonné de petits boutons et de pustules. Mais à l'intérieur les malades éprouvaient des chaleurs si brûlantes qu'ils ne pouvaient souffrir les vêtements ni les tissus les plus légers, mais qu'ils voulaient rester nus et ne concevaient pas de plus vif plaisir que de se plonger dans l'eau froide. Et en effet, beaucoup parmi ceux que l'on négligeait se jetèrent dans des puits, tourmentés par une soif inextinguible; et il revenait au même de boire en grande ou en petite quantité. Constamment ils souffraient du manque de repos et de sommeil. Tant que

la maladie était dans sa force, le corps ne se flétrissait pas et résistait plus qu'on ne l'aurait cru à la souffrance; en sorte que, quand la plupart mouraient, consumés par ce feu intérieur, le neuvième ou le septième jour, ils n'avaient pas perdu toutes leurs forces: s'ils échappaient, le mal descendait dans les entrailles et y causait des ulcérations profondes; en même temps une violente dyssenterie se déclarait, et c'était elle qui faisait ensuite périr le plus grand nombre de faiblesse. Le mal parcourait successivement tout le corps, après avoir commencé par atteindre le haut et fixé d'abord son siège dans la tête; et celui qui échappait aux effets les plus terribles du fléau se voyait atteint dans les parties extrêmes qui en conservaient des traces. Les parties génitales étaient attaquées ainsi que les extrémités des mains et des pieds; souvent on n'échappait que mutilé et quelquefois aussi privé des yeux. Quelques-uns, aussitôt après s'être guéris, perdaient complètement la mémoire et ne reconnaissaient plus ni eux-mêmes ni leurs amis.

« Ce mal fut plus terrible qu'on ne le saurait dire, et sortit des conditions ordinaires de l'humanité; mais voici ce qui prouve surtout que ce n'était pas une des maladies habituelles de notre espèce: les oiseaux et les quadrupèdes qui se nourrissent de cadavres humains, quoiqu'il en restât un grand nombre sans sépulture, ou ne s'en approchaient pas, ou, s'ils y touchaient, mouraient aussitôt. Et la preuve, c'est qu'on remarqua la disparition des oiseaux de proie, et qu'on n'en vit plus ni autour des cadavres ni ailleurs. Les chiens surtout, qui vivent auprès de l'homme, rendirent cette observation encore plus frappante.

« Voilà quel était le caractère général de cette maladie, si l'on ne tient pas compte de quelques traits particuliers qui se montraient d'une manière différente chez les divers malades; et pendant tout ce temps on fut exempt de toutes les affections ordinaires, ou, si elles se produisaient, c'était pour faire place à la peste. Les uns périssaient pour être privés de soins; les autres, malgré les soins qu'on leur prodiguait.

Il n'y avait pas de remède général dont on fût sûr de tirer quelque soulagement. Ce qui était utile à l'un nuisait à l'autre, et il n'y avait aucun tempérament qui, par sa force ou par sa faiblesse, fût dans d'assez bonnes conditions pour résister à la maladie; elle emportait tout le monde, quelque régime qu'on suivit. Ce qu'il y avait de plus funeste, c'était d'abord le désespoir qui saisissait ceux qui étaient malades : convaincus aussitôt que le mal était sans remède, ils s'abandonnaient eux-mêmes et n'essayaient pas de résister. C'est ensuite que, se communiquant la contagion par les soins qu'ils se donnaient, ils périssaient comme des troupeaux de moutons; et de là vint la plus grande mortalité. Car ceux que la crainte poussait à s'isoler mouraient dans l'abandon, et beaucoup de maisons furent entièrement vidées faute de quelqu'un pour soigner les malades. Ceux qui approchaient des autres succombaient aussi, et surtout s'ils affectaient le dévouement. Car c'était le respect humain qui leur faisait négliger le soin de leur conservation en allant visiter leurs

amis, quand les parents eux-mêmes, vaincus à la fin par l'excès du mal, en venaient à supprimer les expressions habituelles de la douleur en présence des mourants. C'étaient ceux qui s'étaient guéris qui témoignaient le plus de compassion pour les mourants et pour les malades, parce qu'ils avaient souffert eux-mêmes et qu'ils se sentaient désormais en sûreté. Car le fléau ne mettait pas deux fois en danger de mort les mêmes personnes. Tout le monde les félicitait, et eux-mêmes, dans l'entraînement de la joie présente, se laissaient aller facilement à cette espérance que dans l'avenir ils résisteraient à toutes les autres maladies.

« Mais ce qui redoubla les effets de la contagion, ce fut la réunion des gens de la campagne dans la ville; eux-mêmes en souffrirent le plus. Comme ils n'avaient pas de maisons et qu'en cette saison ils vivaient dans des cabanes étouffantes, ils périssaient pêle-mêle, s'entassaient en mourant les uns sur les autres, se roulaient dans les rues, assiégeaient, demi-morts et brûlés par la soif, les abords de toutes les fon-

taines. Les temples, dans lesquels on avait construit des tentes, étaient pleins de mourants et de cadavres; car, sous la violence toute-puissante du mal, et ne sachant ce qu'ils allaient devenir, les hommes avaient fini par perdre tout respect des choses divines et humaines. Toutes les lois sur les sépultures auparavant en vigueur furent violées; chacun enterrait ses morts comme il le pouvait. Beaucoup, voyant leurs tombeaux remplis par le grand nombre de parents qu'ils avaient perdus, bannirent tout scrupule et toute honte: les uns, s'emparant les premiers d'un bûcher qu'un autre avait fait préparer, y plaçaient leurs morts et y mettaient le feu; d'autres, tandis qu'on brûlait un cadavre étranger, jetaient par-dessus celui qu'ils portaient eux-mêmes, et s'enfuyaient.

« De même dans tout le reste, cette maladie fut pour la ville le commencement de graves désordres. On se permit plus facilement les actions auxquelles on ne se livrait autrefois qu'en secret; car on voyait, par un brusque changement, les riches mourir en un jour et leurs

biens passer à ceux qui la veille ne possédaient rien. Aussi pensait-on qu'il fallait s'empresser de jouir et de tout donner à la volupté, puisque la fortune et la vie étaient également éphémères. Quant à supporter quelque fatigue pour un motif honnête, personne ne s'en souciait; car on ne savait pas si, avant d'atteindre son but, on ne serait pas mort. Mais le plaisir présent et tout ce qui pouvait le procurer, voilà ce qui semblait à tous beau et utile. Ni la crainte des dieux, ni celle des lois ne retenaient personne. On jugeait qu'il revenait au même d'honorer les dieux ou de les négliger, puisque tout le monde périssait sans distinction; et, quant aux fautes commises contre les lois, personne ne comptait vivre jusqu'au jour du jugement ni avoir le temps d'être puni. Tous pensaient qu'un arrêt bien plus terrible était déjà prononcé contre eux et suspendu sur leur tête, et, avant d'être frappés, il leur semblait naturel de jouir de ce qui leur restait à vivre. »

Ce tableau des calamités d'Athènes est aussi simple qu'il est grand. Le naturel de l'expo-

sition, le ton à la fois grave et pathétique, la simplicité du sentiment général, rassemblent toutes les impressions du lecteur sur ce moment si triste et si terrible, et ne leur permettent ni de se disperser, ni de s'amoindrir. C'est que Thucydide ne s'est point proposé de composer un morceau brillant, avant tout destiné à lui concilier des suffrages littéraires : et c'est à tort qu'ici, comme ailleurs, une pareille intention lui a été prêtée par les rhéteurs de l'antiquité. Il a voulu conserver fidèlement le souvenir de la grande épreuve à laquelle la patrie était soumise, et il y a naturellement mêlé sa propre émotion. Ce n'est donc point dans le monde factice de l'imagination qu'il nous place avec lui, c'est au sein même de ces maux qu'il connaît pour les avoir vus et en avoir été atteint : voilà d'où il nous parle, nous communique ses idées, nous associe à ses sentiments. Mais ce témoin dont nous entendons le langage sincère a une façon particulière de penser et de sentir ; et de là surtout vient la beauté de sa description. Thucydide n'a point été insensible aux souff-

rances des autres ni aux siennes, les scènes qu'il a vues l'ont pénétré d'une émotion profonde ; mais elles n'ont pas confondu sa raison. Il l'a gardée saine et maîtresse d'elle-même, et a voulu que toutes les forces de son esprit fussent employées à poursuivre un but digne d'elles : au lieu de les laisser se répandre au hasard sur mille objets propres à piquer une curiosité frivole ou à émouvoir une sensibilité stérile, il les a consacrées d'abord à reconnaître et à définir les caractères de ce mal étrange et les ravages qu'il faisait dans le corps humain, puis à étudier ces autres ravages qu'il causait dans les âmes. Si la première partie de ce double examen frappe tout le monde par son caractère de précision et de sincérité, c'est cependant à la science qu'il appartient surtout d'en recueillir et d'en apprécier les résultats ; mais il n'est personne qui ne soit juge de la seconde, et c'est aussi celle qui a réclamé et obtenu de Thucydide la plus sérieuse attention. Il a donc fixé des regards à la fois pénétrants et attristés sur les conséquences morales de la peste. Il a vu de quels

instincts et de quels sentiments elle développait l'énergie, et quels autres elle frappait de mort. Il a vu ce que devenaient les affections naturelles, l'humanité, la justice, la piété, la vigueur et la dignité du caractère. Il a vu le bouleversement des conditions et des fortunes, et la lutte brutale des passions contre tout ce qui fait la règle des vies honnêtes et l'ordre dans la société. Spectacle bien triste en somme, où l'avidité et l'égoïsme ont été si communs, que le spectateur semble ne plus croire à la générosité ni au dévouement.

On ne peut s'y méprendre, c'est surtout de ces excès et de ces défaillances de la nature humaine qu'il se montre touché, et là est pour lui la source principale du pathétique. Sans doute quelques paroles éloquentes font entrevoir l'aspect d'Athènes, ces rues, ces fontaines, ces temples encombrés de cadavres et de mourants, ces bûchers insuffisants que se dispute une précipitation impie, ces corps sans sépulture qu'abandonnent même les animaux venus pour s'en repaître. Mais Thucydide s'est borné

à indiquer ces traits qu'on aimerait à développer aujourd'hui par goût du pittoresque; il n'a fait aucun effort pour complaire à l'imagination de la postérité. Aucun de ces lieux désolés par la peste, aucune des personnes qu'elle a fait périr, n'a son nom particulier. Rien ne nous dit dans le cours de la description qu'il s'agisse d'Athènes plutôt que de toute autre ville, des Athéniens plutôt que de tout autre peuple, nulle part nous ne voyons distinctement ni le théâtre ni les acteurs. Nous n'entendons ni les gémissements des mourants, ni les éclats grossiers de ceux qui, affranchis de toute pudeur, se hâtent de consumer dans les plaisirs l'héritage ou la dépouille de leur voisin. Enfin aucune scène particulière ne se détache de l'ensemble et ne vient solliciter pour elle-même notre émotion en faisant appel à notre pitié ou à notre dégoût.

Est-ce donc une composition froide et abstraite? Oui, s'il est vrai qu'il n'existe que le pathétique des sens et du drame réel. Mais il en est un autre qui nous saisit par des côtés plus difficiles à atteindre, et dont aussi l'im-

pression est plus durable : c'est celui qui fait le plus puissant intérêt du morceau de Thucydide. A la place de ces excitations multipliées qui amusent l'imagination plutôt qu'elles n'apaisent sa curieuse avidité, il y a ici pour l'âme des émotions qui naissent au plus profond de nous-mêmes et se lient aux idées les plus essentielles de notre existence morale. Ces émotions ne dépendent pas d'images extérieures et fugitives, mais elles s'attachent intimement à nous ; au lieu de causer en nous un trouble subit et passager, elles s'y accroissent en provoquant la méditation. Telle est la force des vérités générales, quand elles semblent sortir des entrailles mêmes d'un sujet. Et en effet, peut-on dire que cette peinture d'ensemble soit inexacte ? Tout s'y rapporte à un contraste établi entre la toute-puissance du fléau, d'une part, et, de l'autre, la faiblesse des corps et des âmes qui lui sont livrés : or quoi de plus réel que cette grande impression ? Quelle autre s'est aussi constamment reproduite dans tout le cours de la calamité qui a pesé sur Athènes ? Quelle autre en a ainsi ré-

sumé tous les effets, comme une accablante et unique conclusion ? Si donc Thucydide a su lui conserver son importance, si, en éteignant la vivacité des impressions particulières, il a pu mettre sous un jour plus complet ce qui en faisait le caractère commun et comme le fond, il faut reconnaître qu'il n'a paru s'éloigner de la réalité que pour la mieux rendre. C'est l'art des peintres de génie. Un tableau n'est pas pour eux la réunion fortuite de détails isolés ; il n'y a d'œuvre grande et belle que celle où les lignes largement disposées, la lumière et la couleur distribuées harmonieusement, font ressortir l'unité du sujet et la pensée de l'artiste. C'est ainsi que dans la peinture de Thucydide l'égalité des teintes sombres qu'il y a presque uniformément répandues, la gravité du ton que n'altère aucun effort sensible pour exprimer la diversité mobile des aspects, produisent une imposante harmonie que n'eût pas rencontrée une concentration moins puissante. De plus, cette grandeur de l'effet n'est pas le résultat d'un artifice de composition : elle est l'image